

Il y a 150 ans de cela, le camp de la délivrance .

- Cette étude a déjà fait l'objet d'une conférence à Vittel le 15 mars 1995, et d'une parution dans la revue Lorraine populaire de juin 1995.

J.E.V de Châtillon-sur-Saône édité en 2003 « La résistance à l'envahisseur de 1870 » conférence de G. Salvini

L'aigle vaincu baissait la tête : Le 1er septembre 1870, l'armée Impériale et Napoléon III capitulaient lamentablement à Sedan, après 44 jours de combats . Les armées Germaniques (1) déferlaient sur la France . Le 4 septembre la seconde République est proclamée, le gouvernement provisoire tente de reformer des armées pour résister : l'armée du Nord commandée par Faidherbe, l'armée de la Loire commandée par Chanzy et l'armée de l'Est commandée par Bourbaki . Alors que de nombreuses places fortes résistent toujours, les troupes Germaniques sont déjà arrivées devant Paris le 18 septembre, et à Orléans le 11 octobre . Elles n'occupent pas toutes les régions Françaises qu'elles ont conquises ; ce sera l'occasion pour des groupes de Francs-Tireurs constitués en unités reconnues, de lutter sur les arrières de l'ennemi.

C'est seulement le 12 octobre, que les Badois de Von Werder prendront Epinal et y installeront le Préfet Prussien Von Bitter; de là le XIV^{ème} corps Prussien de Von Dagenfeld, l'artillerie et la cavalerie Bavaïses gagneront Dijon pour affronter l'armée de l'Est le 30 octobre . Il reste dans l'Ouest des Vosges un grand secteur inoccupé jusque Langres qui résiste, c'est le domaine du "Camp de la Délivrance" (2) . C'est seulement le 6 novembre que l'ennemi installera le 17^{ème} régiment de la Landwehr à Neufchâteau et à Mirecourt, de là des patrouilles et des groupes de réquisition parcourront la plaine, en butte aux embuscades et aux attaques du maquis de la délivrance dont le quartier général est à Lamarche à l'hôtel du "soleil d'or", la peur tenaille l'ennemi qui ne s'aventure que très rarement et seulement en nombre au delà de Darney, de Remoncourt et d'Aulnois .

Le traquenard de Vittel : Le lieutenant Coumès (3) a passé la nuit avec sept Francs-Tireurs du maquis de la délivrance à Vittel chez Céline Chapelier à l'hôtel "du commerce", il a appris que ce matin du 2 décembre des soldats Prussiens doivent venir prélever à la mairie des fournitures réquisitionnées (4). L'embuscade est tendue à l'entrée de Vittel, Coumès et ses hommes sont cachés dans "les chèneviers du larmier" qui dominent la route venant de Valleroy-le-Sec ; c'est de là qu'ils aperçoivent 17 Prussiens avec deux chariots tirés par des chevaux qui arrivent, mais ils sont là bas de l'autre côté du petit Vair sur le chemin du "haut du cras", ils arrivent de Mirecourt par l'ancien chemin d'Haréville .

Coumès et ses hommes se précipitent par le chemin de "la folie" (5) pour rattraper les soldats ennemis qui les voient arriver, et bien que surpris ceux-ci ouvrent immédiatement le feu, les obligeant à se coucher . La fusillade est vive, les Prussiens qui constatent que leur retraite est coupée, traversent Vittel dans leurs chariots au galop de leurs chevaux, et prennent la fuite en direction de Contrexéville, par la rue de Paris et la nouvelle route ; Coumès dépité rameute ses soldats et entame la poursuite en courant, ils empruntent l'ancien chemin de l'hôpital (rue Salomon aujourd'hui) qui va à Contrexéville par le bois du "hazau" . Après la traversée de la forêt, les Français voient que l'ennemi est aux "rochottes" (6).

Le fait d'armes de Contrexéville : Les deux groupes arrivent en même temps à l'entrée de Contrexéville, à la jonction de la rue de "la forge" (rue division Leclerc) et de la rue du "halichard" (rue de Lorraine), la fusillade reprend à la grande frayeur des Contrexévillois qui vauquaient à leurs occupations matinales et qui le moment de stupeur passé courent précipitamment se mettre à l'abri .

Les Prussiens harcelés continuent de battre en retraite en tirant et en se protégeant dans les encoignures des portes, puis derrière les gros arbres qui bordent les quais du "Vair" et enfin derrière ceux qui sont sur la place de la mairie (le bâtiment était à cette époque à l'emplacement de la villa "Bretagne") sur le trajet ils laissent cinq hommes sur le terrain : quatre blessés et un mort .

Submergés par le courage et la combativité des Français, ils se précipitent dans la mairie, c'est alors que l'intrépide lieutenant Coumès qui ne leur laisse pas le temps d'organiser leur défense, bondit à l'intérieur du bâtiment par une fenêtre dans une explosion de vitres et de bois, il ouvre la porte de la pièce du rez-de-chaussée où les Prussiens se sont regroupés apeurés autour de leur officier sur qui il pointe son pistolet, stupéfié par une telle témérité celui-ci jette son épée au pied du Français et lève les bras, ses hommes en feront de même (7).

Le calme revenu, les Contrexévillois viendront saluer les soldats Français, qui après les effusions s'en retourneront au camp de la délivrance exhibant fièrement les prisonniers et leur officier : l'enseigne à dragonne l'aspirant Steinmetz, qui dans le civil est assesseur au tribunal de Düsseldorf.



Contrexéville, l'intrépide lieutenant Coumès fait 16 prisonniers

Et ça continue : Le 4 décembre une section Prussienne s'installe à Vittel, mais les soldats s'enfuient le soir en laissant leur soupe dans leurs assiettes, car on vient de signaler le retour des Francs-Tireurs .

Le 6 décembre, l'ennemi revient en force, la décision est prise : sous le commandement du capitaine Holl, un bataillon d'infanterie avec un groupe de uhlans et de l'artillerie arrivent pour surprendre et affronter ces insaisissables Francs-Tireurs dans leur fief de Lamarche .

Lorsque les soldats ennemis questionnent les villageois, ceux-ci gonflent le chiffre des francs-tireurs, parlant d'une véritable armée ; ce qui les incite à la prudence, ils les craignent et ils les confondent avec les fameuses chemises rouges de Garibaldi, dont la légion Ravelli combattit avec l'armée de l'Est à Nuits-Saint-Georges le 27 décembre 1870.

La saignée de Dombrot-le-Sec : Le 8 décembre la neige est tombée, une avant garde Prussienne de 600 soldats passe la soirée dans le village de Dombrot-le-Sec, c'est le moment que choisit le capitaine Bernard (8) pour les attaquer en pleine nuit avec ses 150 hommes : des soldats de l'armée Française, des gardes nationaux issus des villages du secteur et les gardes forestiers de Rambaux, le garde général des forêts de l'ouest des Vosges.

La surprise va permettre aux Français d'investir le village, de saboter les canons qui étaient sur la place de l'église et d'y tuer de nombreux Prussiens, lorsque nos soldats se retireront avant l'aube, en laissant sur place deux morts, abandonnant deux prisonniers mais ramenant trois des leurs blessés ; le sol est jonché d'ennemis tués ou blessés. Les survivants s'en retourneront rejoindre piteusement le reste de la troupe qui stationne à Vittel, cette opération militaire sera appelée par les commentateurs : la saignée de Dombrot-le-Sec.

Après cette victoire les patrouilles de Francs-Tireurs sillonneront la région accrochant l'ennemi, attaquant ses convois à Bulgnéville, Suriauville, Mandres-sur-Vair, et dans la région de Darney et de Monthureux-sur-Saône.

Lamarche : Le 10 décembre, une patrouille Française est prévenue par des habitants de Frain qu'une puissante armée Prussienne est en marche (9), elle vient d'Epinal par Darney. Sur place le lieutenant Buhler a fait le coup de feu contre l'avant garde ennemie ; on remarquera monsieur Munich, un chasseur Vittelais au coup de fusil précis.

Au petit matin du 11 décembre, les soldats Prussiens profitent du brouillard pour progresser sur la route D21b, qui va de Frain à Lamarche, c'est là à sa jonction avec la D429 (au lieu dit au "grand volot") que les attendent les Français. La matinée va être sanglante, chaque vague d'assaut ennemie sera repoussée avec de lourdes pertes, les assaillants empêtrés dans la neige étaient des cibles faciles, à un moment même, le lieutenant Coumès et ses hommes poursuivirent les Prussiens à la baïonnette. A 13h 30 une information contraint les Français à se replier : des uhlans à cheval ont entrepris de contourner la position pour déboucher sur leur arrière par Aureil-Maison, et les Prussiens ont amené deux canons au sommet du "mont des fourches" qui domine leur retranchement.

La retraite se fera dans l'ordre, en passant sans s'arrêter dans Lamarche pour ne pas exposer la population aux combats et aux représailles. Prudent les soldats ennemis ne feront leur entrée dans le chef lieu de canton qu'en fin de journée, ils se livreront à quelques exactions ; ils passeront la nuit dans la crainte du retour des partisans. Le lendemain matin les soldats Prussiens quittent Lamarche avec leurs morts entassés sur des chariots bâchés, et 34 otages Lamarchois qu'ils ramènent avec eux à Epinal. Du côté Français on déplore : un mort (10) et quinze blessés dont Grisvel, le garde forestier de Contrexéville qui a eu les pieds gelés.



Source : d'après Baudot

Dombrot-le-Sec, le turco Mohamed réduit une sentinelle au silence



Source : d'après Baudot

Lamarche, les prussiens se vengent sur les images d'Epinal

- (1) A cette époque l'Allemagne est divisée en plusieurs états autonomes et souverains, qui se sont ligüés contre la France après l'astucieux stratagème dit "du courrier d'Ems", tramé par le Prussien Bismark.

-(2) Ce camp se trouve sur le territoire de Martigny-les-Bains dans la forêt du "Creuchot" pas très loin du célèbre chêne des partisans, un géant végétal âgé de 500 années, haut de 33 mètres il faisait 13 mètres de "tour de taille".

-(3) Blessé à la bataille de St Privat et prisonnier, il s'échappa de la citadelle de Metz pour reprendre la lutte dans l'armée républicaine.

-(4) Le maire de Vittel était soupçonné par le comité de défense national des Vosges, de prélever à son profit 3% sur les réquisitions.

-(5) La rue de la scierie aujourd'hui.

-(6) A cette époque il n'y a aucune maison le long de cette rue qui va vers Vittel et Outrancourt et qui deviendra la "rue division Leclerc".

-(7) Monsieur Simonin, du comité de défense national des Vosges, qui avait assisté à la scène écrivait plus tard à ce sujet : Coumès, à la tête d'une formidable armée de 7 hommes, je vous vois toujours et je n'oublierais jamais quand vous avez sauté par la fenêtre de la mairie pour sommer ces 16 gredins Prussiens de se rendre. Vous étiez sublime, non je ne l'oublierai jamais !

-(8) Un véritable aventurier surnommé le cavalier rouge qui commandait le camp de la délivrance. A la fin du conflit il partit comme mercenaire là où l'on se battait de par le monde ; il trouva la mort en 1880 dans la guerre qui opposait le Chili au Pérou.

-(9) 1200 fantassins, cinquante cavaliers et 5 pièces d'artillerie, contre 300 francs-tireurs, gardes forestiers, gardes nationaux et soldats Français

-(10) Baudot, natif de Cussey (Haute Saône), qui était zouave pontifical, et qui avait bénéficié d'une dérogation papale pour venir se battre.

Drôle de guerre : Après la bataille de Lamarche une sorte d'accord tacite va être observé, les Prussiens laisseront les partisans occuper le Sud-Ouest des Vosges, de Vrécourt à Darney en passant par Bulgnéville et Vittel. Cette tranquillité va être mise à profit par le maquis pour préparer la mission que lui a confié le gouvernement provisoire de la République : détruire la ligne de chemin de fer qui passe de Metz à Toul pour servir au ravitaillement des troupes ennemies qui encerclent Paris.

C'est le 18 janvier 1871, que les partisans du "camp de la délivrance" feront sauter le pont qui franchit la Moselle et le canal à Fontenoy (entre Toul et Nancy). Cette action d'éclat restera dans les annales de l'armée Française comme une réussite qui a vu une unité se déplacer dans les lignes ennemies sans être interceptée, pour parvenir au terme de sa mission. En représailles la population de Fontenoy sera parquée la nuit dans la neige et contrainte à assister à l'incendie du village.

Vrécourt : Lorsque les francs-tireurs rentrèrent à Bulgnéville le 24 janvier, après un long périple de retour où il leur aura fallu éviter toutes les troupes Allemandes (11) lancées à leur recherche ; ce sera pour apprendre que prévenus de l'absence d'un grand nombre de francs-tireurs, les Allemands étaient venus à Bulgnéville le 15 janvier pour recouvrer des contributions et prendre en otage monsieur Lepage le maire du bourg, mais la vingtaine de "houssards" fut mis en fuite par un groupe de "mobiles du Gard". En représailles l'ennemi tentera le 22 janvier une attaque en venant de Neufchâteau, sur le village de Vrécourt où il y avait 180 "mobiles du Gard" commandés par le lieutenant Maruéjol. Ceux-ci à la première alerte se précipitèrent au devant des Allemands pour prendre position dans le bois de St Michel, de là ils vont contenir l'avance de l'ennemi qui aura beaucoup de pertes. Au moment où les Français allaient être contournés, l'arrivée des 50 hommes du lieutenant Bourdon, empêcha le mouvement d'encerclement, ce que mirent à profit les "mobiles du Gard" pour décrocher et rejoindre par Sauville le camp de la délivrance.

Mais ils laissaient 7 morts sur le terrain et ramenaient 8 blessés. Malheureusement ce sera encore la population qui en subira les conséquences. Rendus furieux par le nombre de leurs morts et blessés, les Allemands s'en prendront à la maison du maire monsieur Bourguignon, qui sera mise à sac, deux habitants seront massacrés ; et après s'être gorgés de viande et d'eau de vie, ils partiront, craignant le retour des soldats Français en emmenant 23 otages avec eux. (à Vrécourt et à Bulgnéville des monuments commémorent ces événements)

La fin du camp de la délivrance : Le 23 janvier l'armistice est demandée par Jules Fabre, il oubliera l'armée de l'Est qui continue le combat en retraitant vers la Suisse pour ne pas être contrainte à l'anéantissement. Le 4 février un plénipotentiaire Allemand, le lieutenant Von Keller est envoyé au camp de la délivrance pour solliciter une suspension des hostilités, un accord interviendra. Les choses vont alors se précipiter, le colonel de Krenski, chef d'état major des armées Allemandes à Chaumont, négociera le départ de tous les soldats occupants le camp de la délivrance pour le 8 février, en permettant aux gardes nationaux et aux gardes forestiers de pouvoir rentrer directement chez eux. À la date prévue les francs-tireurs et les "mobiles du Gard" quitteront le camp ; drapeaux déployés clairons en tête et fusils sur l'épaule sous les acclamations de la population, et devant les troupes Allemandes qui leurs présenteront les armes. Nos héros passeront par Dôle pour se rendre à Chambéry où ils seront démobilisés.

Les élections législatives du 12 février vont tenter de faire oublier une guerre humiliante qui dura 132 jours, et coûta 52.500 morts (dont 28.500 de maladies infectieuses) 14.500 disparus et 89.000 blessés, sans oublier les 383.981 prisonniers emmenés en Allemagne, dont 152 généraux et 4 maréchaux (12) qui ne seront rapatriés qu'au mois de mai 1871 (moins 17.000 d'entre eux qui décédèrent dans les camps), la France payera selon les termes du traité de Francfort, sa dette de 5 millions de Francs or. Elle subira 3 années d'occupation et surtout elle abandonnera l'Alsace et la Lorraine, abandon qui portait en germe le ferment de la revanche qui allait voir 43 années plus tard les hommes s'entre déchirer à nouveau...

La barbarie Prussienne : Cette armée aura été devancée par sa fâcheuse réputation d'incendiaire, la population la craignait à cause de ses agissements ; nombreux seront les habitants à céder à la panique. Les maisons incendiées par les Prussiens l'auront été par acte de représailles contre les villageois qui avaient porté les armes contre eux ou qui accueillaient les francs-tireurs, comme à Laval-sur-Vologne, à Vezelize ou encore à Nogent-le-Roi où 65 maisons furent incendiées. C'est ainsi que l'on verra ces envahisseurs profiter de la situation et de leur réputation pour extorquer des rançons, après avoir menacé d'incendier les villages : 300.000 Francs à Lamarche, 65.000 Francs à Vittel, 34.000 Francs à Contrexéville, 8.000 Francs à Vrécourt ...

Lamarche ne paiera que 5.528 Francs, grâce à l'intervention de l'aubergiste Floriot parent du duc de Bellune, le maréchal Victor qui fut sous Napoléon 1er, gouverneur de Berlin et qui défendit les intérêts de cette ville et de ses habitants. Vittel qui d'après le docteur Pierre Bouloumié, ne paiera que 21.501 Francs, fut paniqué car la menace d'incendier la ville bouleversa les habitants, ce qui provoqua les interventions de l'abbé Chapiat et de sœur Catherine. Pour Contrexéville, qui avait trop bien accueilli les francs-tireurs ; l'ennemi reprocha en outre la bataille de rue et l'épisode de la mairie qui se solda par la mort de l'un des leurs et des 16 autres emmenés en captivité au camp de la délivrance, la menace de brûler Contrexéville fut certes prise au sérieux mais comme toutes celles qui furent proférées dans notre secteur, elle se retrouva commuée en amende. Amende qui fit l'objet d'un courrier émanant du préfet qui le 25 janvier 1871, réclamait le : *versement sans retard, sous peine d'exécution militaire les 25.000 Francs du montant des amendes et contributions de guerre...* (on s'aperçoit que les Contrexévillois avaient "bénéficié d'une remise" de 9.000 Francs sur le montant initial de 34.000 Francs).

La population restera marquée par les Prussiens, en voici un exemple : mon arrière grand-mère (la grand mère maternelle de mon père) Marie-Joséphine Têtelard de They-sous-Montfort, avait 18 ans lorsqu'elle épousa Jules Mangin le 24 février 1870, dix mois avant le combat de Contrexéville ; ils habitaient au début de la rue du Hautré (rue docteur Thouvenel à l'emplacement de la pharmacie du Parc, aujourd'hui) elle était enceinte de 7 mois au moment où la fusillade du 2 décembre éclata sous ses fenêtres, la surprenant comme tous les Contrexévillois. Elle en sera fortement traumatisée, plus tard lorsqu'elle fut âgée, elle s'arrêtait soudain inquiète et terrifiée, les yeux fixés au lointain en disant : écoute les voilà, les Prussiens arrivent ! La maman de notre ami Alain Jacquet, Lucienne Laurent se souvient très bien du comportement de cette grand mère.

Ouvrages consultés, Bibliographie : - L'armée de l'Est. Grenest.
- La guerre de 1870. général Ambert. - Martigny-les-Bains. Dubois.
- Lamarche. docteur Germain. - Histoire de Vittel. docteur Bouloumié.

Gilou SALVINI

{11} On peut dès lors parler d'Allemagne, car l'Empire était né justement ce même soir du 18 janvier où les francs-tireurs faisaient sauter la voie ferrée de Fontenoy. Pour comble c'est à Versailles, en France que le roi de Prusse Guillaume 1er fut proclamé empereur du II^e Reich.
{12} Triste prémonition des stalags, oflags et camps de concentrations de la seconde guerre mondiale.

JOSEPH BAUDOT, ZOUAVE PONTIFICAL

1870-1871, un sujet qui " me colle " : Pour préparer la communication sur « la guerre de 1870-1871 et le camp de la délivrance », présentée lors des Journées d'Études Vosgiennes qui se sont tenues à Châtillon-sur-Saône, les 26 et 27 octobre 2002, j'ai redécouvert parmi les nombreux documents et ouvrages consultés, l'histoire de Joseph Baudot qui est mort le 11 décembre 1870 à la suite d'une blessure reçue à la bataille de Lamarche, mais auparavant j'avais déjà acquis de solides connaissances sur la question.

Depuis l'âge de 10 ans j'ai baigné dans cette époque, tout simplement parce que ma tante chez qui j'étais en pension à Gagny (Seine-et-Oise à l'époque), avait acheté au cours d'une vente de l'Hôtel Drouot à Paris, un livre qui s'intitulait « L'armée de l'Est, relation anecdotique de la campagne de 1870-1871 »⁽¹⁾. Magnifique ouvrage que j'ai lu et relu parce qu'il y était question de Contrexéville et des Vosges dont j'étais en mal, cette lecture m'a valu ma première bonne note scolaire en histoire lorsque j'ai été interrogé sur ce sujet, je fus d'ailleurs intarissable.

Puis j'ai ensuite été en pension chez Charlotte et Julien Guillaume cultivateurs à Martigny-les-Bains, de l'âge de 12 ans à 20 ans, ou à nouveau j'ai baigné dans la guerre de 1870-1871. Julien m'a fait découvrir le camp de la délivrance dans cette immense forêt du Creuchot, son père Jules ancien combattant de la guerre 14-18, m'a raconté les histoires héroïques et controversées des épisodes guerriers de 1870-1871, telles qu'elles lui avaient été relatées par les anciens du village qui avaient connus et parfois vécus ces événements⁽²⁾.

Plus tard, le 15 mars 1995 je renouais à nouveau avec cette époque lors d'une causerie que je présentais sur ce sujet au Cercle d'Étude de Vittel, puis en écrivant un article dans le n° 130 de la « Revue Lorraine Populaire » en juin 1996.

Les soldats morts à Lamarche : Le conflit de 1870, fut dans un premier temps une drôle de guerre, au début du mois d'août la défaite des armées françaises près des frontières prussiennes à Woerth (67), ont contraint au décrochement les unités du général Faily, qui dans un mouvement tournant firent retraites par Lunéville et les Vosges pour gagner Neufchâteau et ensuite par la voie ferrée se diriger et s'enfermer dans la citadelle de Sedan, ou Napoléon III abdiqua lorsque le maréchal Mac-Mahon capitula lamentablement. Lors de cette retraite des hommes s'égarèrent, dont celui qui fut retrouvé mort à Lamarche le 14 août au canton du *gros fossé* sur la route (la D 429 aujourd'hui), le registre municipal précise le décès de cet inconnu qui y est décrit revêtu de l'uniforme du 12^e régiment de chasseur à cheval : âge 43 ans... grande taille, allongé et maigre, cheveux et sourcils noirs et grisonnants, nez aquilin, bouche moyenne, moustache et impériale noires et grisonnantes (bouc), aucun papier, la cause du décès est inconnue.

Ce premier mort ne sera pas le dernier puisque le registre municipal des décès en mentionne sept autres en 41 jours, du 13 décembre 1870 au 23 janvier 1871 : Ces morts sont certifiés par Armand Godard, maire adjoint en l'absence du maire Jean Sylvain Lemoine, et attestés par Louis Thouvenel 62 ans, médecin traitant de l'ambulance et Charles Frédéric de Bourgoigne 37 ans, propriétaire de l'ambulance.

- Un dénommé Gallois, prénom et filiation inconnues, décédé des suites d'un " coup de feu à la poitrine ".
- Jean Baptiste Fourot, 23 ans né à Pont-Mousson, décédé suite à la fracture de la jambe droite, causée par une balle.
- Stanislas Magas, 22 ans né à Saint Ambroise dans le Gard, décédé à l'ambulance.
- Frédéric Jéminard, 26 ans né à Saint André du Val Borgne dans le Gard, décédé à l'ambulance.
- Eugène Jacob, 24 ans né à Pansey canton de Poissons arrondissement de Vassy Haute-Marne, décédé à l'ambulance.
- Et puis il y a la mort de Jean Charles Rauch de Sarreguemines (57), 35 ans environ, déclaré décédé à l'ambulance le 21 décembre. Ce qui n'est pas mentionné c'est qu'il a été fusillé, et ceci dans des conditions rocambolesques pour cause de trahison et parce qu'il avait tenté de désertir. Le docteur Germain dans son livre sur Lamarche, et d'autres auteurs nous relatent cet épisode : ils nous apprennent qu'il fut emmené par le peloton d'exécution sur la vieille route d'Aureil-Maison, il nia avoir voulu s'enfuir et refusa d'avoir les yeux bandés, ce qui lui fut refusé, plusieurs fois il fit tomber le bandeau malgré ses mains liées devant la poitrine. Au moment où l'officier dit « en joue ... » plusieurs hommes tirent, le condamné est blessé, il crie grâce, ce que voyant, l'officier veut faire cesser le feu mais une seconde salve retentit et atteint de plusieurs balles au ventre Eugène Jacob qui, ramené à l'hospice de Lamarche y décéda à 17 heures. Cette maladresse irrita les officiers et stupéfia la population.

La mort du zouave pontifical : J'avais déjà évoqué sa mort dans un article écrit dans le Gunderic n°24- page 195, je précisais sur la foi d'un communiqué du lieutenant Coumès, que Charles Baudot était né à Cusey en Haute-Saône, alors que ce village est situé en Haute-Marne (52170).

Le corps des zouaves pontificaux fut constitué en 1860 par des volontaires à la demande du pape Pie IX pour défendre ses États pontificaux. Recrutés surtout en France et en Belgique, organisés par Lamoricière et le baron de Charette, les zouaves pontificaux combattirent à Castelfidardo et à Mentana. Après l'occupation de Rome par les italiens au mois d'août 1870, ils passent au service de la France, commandés par le général de Sonis.

Une compagnie de zouaves originaires de l'Est de la France se retrouve dans la citadelle de Langres, c'est là que Charles Baudot se porte volontaire le 30 novembre pour aller à Lamarche avec le lieutenant Coumès dans l'unité des francs-tireurs de « l'avant garde de la délivrance ».

Le 11 décembre 1200 fantassins prussiens, 50 cavaliers et 5 canons arrivent par la route de Frain, 300 français dont l'unité de Coumès les attendent sur la route de Lamarche au sommet de la côte qui domine le carrefour de la D 429 et de la D 21b. Le brouillard est dense il gêne la vision des français en embuscade, la neige est épaisse elle entrave la progression des prussiens qui sont accueillis à 10 h, par un feu nourri, malgré ses pertes importantes l'ennemi⁽³⁾ déborde nos soldats qui battent progressivement en retraite, c'est à ce moment que Charles Baudot posté en arrière-garde est atteint d'une balle en pleine poitrine, le lieutenant Coumès écrit plus tard dans ses mémoires :

⁽¹⁾ édité en 1895 par Garnier Frères, libraires éditeurs 6, rue des Saints-Pères à Paris.

⁽²⁾ On parlait à tort des garibaldiens, ceux-ci n'étant jamais venus ici, Garibaldi avait établi son quartier général à Autun d'où il appuyait l'armée de l'Est de Bourbaki. Mais comme l'écrivit le lieutenant Coumès « on ne se privait pas de crier " viva Garibaldi ", son prestige dans la population et la crainte qu'en avaient l'ennemi étaient autant de raisons de se faire passer pour des garibaldiens ». En outre, les éclaireurs du lieutenant Bühler qui parcouraient la campagne étaient vêtus d'un dolmen rouge qui complétait l'illusion; C'est ainsi que la légende garibaldienne auréola l'épopée du camp de la délivrance.

⁽³⁾ Évaluées à 180 hommes par C. Merlin secrétaire de l'inspection académique dans l'ouvrage « souvenir d'un volontaire de 1870 » ADV - cote BR 5736.

«... C'est mon zouave pontifical Baudot, un vigoureux garçon qui perdait tout son sang et refusait de quitter sa place de bataille. J'avais pu lire son passeport que lui avait délivré notre ambassade d'Italie le 8 octobre, c'était un solide gaillard de 1m 70, âgé de 26 ans, maçon de son état. Il avait réclamé instamment l'honneur de venir défendre son pays, et on vient de voir qu'il en était digne...».

Emmené à l'ambulance, il y agonisa pendant 14 jours, et mourut à midi le 4 janvier 1871 malgré les soins attentifs du personnel hospitalier, dont ceux d'Antoinette Lix ⁽⁴⁾.

Des preuves troublantes : Mon réflexe d'archéologue qui ne se contente pas de chercher dans les archives va me permettre de corroborer les écrits. Lors d'une prospection réalisée en compagnie de Sébastien Dumain sur le site du camp de la délivrance, dans cette forêt qui domine le village de Villotte, nous avons fait deux découvertes qui prouvent la présence de Charles Baudot, c'est là près des ruines de la maison forestière du garde Chodot, où était établi l'état major des capitaines Bernard, Adamistre, Mallière et du lieutenant Coumès que nous avons minutieusement cherché.

À l'emplacement de l'ambulance signalée sur le plan levé en 1871 par le garde général des eaux et forêts monsieur Rambaux, on a trouvé une pièce de monnaie pontificale en argent d'une valeur de 10 soldi, frappée en 1868 à l'effigie du pape Pie IX, nul doute qu'elle appartenait à Charles Baudot, nos soldats français eux, ne possédaient que des monnaies de Napoléon III en bronze (biens connues des collectionneurs).

Autre constatation troublante, parmi les nombreuses balles de fusils français de cette époque qui jonchent le sol à l'emplacement de l'armurerie, nous avons ramassé des projectiles que notre spécialiste José Sanchez a formellement identifié comme étant des munitions de fusil « Remington pontifical », une arme spécialement construite par le fabricant américain pour équiper les troupes pontificales entre 1860 et 1871.

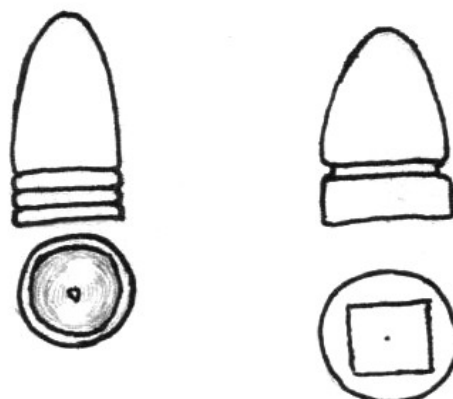
Zouave pontifical

Gilou SALVINI

D'après " La guerre Franco-Allemande 1870/1871 "
Gazette des armes Hors série n° 11 - 3e trimestre 2001

Deux des différents modèles de balles en plomb découverts

- 1 - balle du fusil classique utilisé par l'armée française
 - 2 - balle du fusil Remington utilisé par les zouaves pontificaux
- Seules, les projectiles en plomb subsistent, les douilles qui étaient en carton dégradable ont disparu.*



La pièce de monnaie pontificale (agrandie)



⁽⁴⁾ Une femme remarquable, née à Colmar en 1839. En 1863 elle est institutrice à Varsovie où elle participe à la révolution contre les russes. Puis à Lille en tant qu'infirmière se dévouant lors d'une épidémie. En 1870, on la retrouve en lutte contre les prussiens à la bataille de la Bourgonce dans les Hautes-Vosges où 8 des soldats avec qui elle était seront tués, ensuite elle est directrice du bureau de poste de Lamarche où son comportement héroïque lui vaudront par la suite une multitude de récompense, dont la médaille d'or des Zouaves Pontificaux remise par M. de Charette. Elle a publié un livre intitulé « Tout pour la patrie », édité chez Bloud et Barral à Paris en 1874.